

Ciel ouvert

L'azur c'est l'épaisseur optique de l'atmosphère, la grande lentille du globe terrestre, sa brillante rétine.

De l'outremer à l'outre-ciel, l'horizon départage la transparence de l'opacité. De la matière-terre à l'espace-lumière, il n'y a qu'un pas, celui du bond ou de l'envol capables de nous affranchir un instant de la gravité.

Mais l'horizon, la *ligne d'horizon*, n'est pas uniquement le socle du saut, il est aussi le tout premier littoral, le littoral vertical, celui qui sépare absolument le « vide » du « plein ». Invention inaperçue de l'art de peindre et de distinguer toute « forme » d'un « fond », la *ligne de terre* anticipe de loin le rivage maritime, la « côte d'Azur », ce littoral horizontal qui nous fait si souvent perdre de vue la perspective zénithale.

D'ailleurs, toute l'histoire des perspectives du Quattrocento n'est jamais qu'une lutte, un combat de géomètres acharnés à nous faire oublier le « haut » et le « bas », à l'avantage exclusif du « proche » et du « lointain » d'un *point de fuite* qui les fascine littéralement, alors même que notre vision est proprement déterminée par

notre poids, orientée par la gravité terrestre, le classique distinguo entre *zénith* et *nadir*.

Le point de repère premier de la vue n'est donc pas comme le prétendaient nos maîtres italiens, celui des fuyantes qui convergent vers l'horizon, mais celui de la fine pesée d'une attraction universelle qui nous impose son orientation vers le centre de la Terre, au risque de la chute.

Comme l'expliquait Victor Hugo : *La corde ne pend pas, la Terre tire*.

Il serait temps, à l'époque de la soudaine pollution de l'atmosphère, de songer à rénover notre perception des apparences. *Lever les yeux au ciel* pourrait ainsi devenir autre chose que le signe de l'impuissance ou de l'exaspération.

Une perspective secrète se cache, en effet, *en haut*.

Une autre fuite que celle de l'ozone se dissimule derrière les nuages. L'échappée du premier envol des frères Wright sur la plage de Kitty Hawk, ou encore, le décollage de la mission *Apollo 11* à cap Canaveral, nous indiquent un autre chemin, une réorganisation exotique de la vue qui tiendrait enfin compte d'une possible *chute en haut* occasionnée par l'acquisition récente de la « vitesse de libération » de la pesanteur, soit 28 000 km/heure.

Préoccupés en cette fin de millénaire, de développer la vitesse absolue de nos modernes moyens de transmission *en temps réel*, nous omettons trop souvent l'importance historique comparable de cette autre vitesse-limite, celle qui nous a permis d'échapper à *l'espace réel* de notre planète et donc de « tomber en haut ».

Vertige inverse qui nous contraindrait peut-être à modifier notre conception du paysage et de l'environnement humain.

Ainsi, notre génération vient-elle non seulement, de découvrir un trou dans la mince couche d'ozone qui protégeait naguère des rayonnements cosmiques, mais elle vient d'en creuser un autre dans l'azur, puisque désormais, *notre ciel fuit*.

Le point de fuite vers l'horizon du Quattrocento se double maintenant de celui du Novecento : *aujourd'hui, il y a une issue en haut*... Une contre-gravité artificielle permet à l'homme de perdre l'attraction tellurique, cette stabilité de l'espace gravitaire qui orientait depuis toujours ses activités coutumières.

Tout bascule en cette fin de siècle, non seulement les frontières géopolitiques, mais celles de la géométrie perspective.

Cul par-dessus tête ! La déconstruction est celle des apparences et des apparitions de l'art, mais encore, celle de la soudaine transparence du paysage mondain.

Il va bientôt falloir apprendre à voler, à nager dans l'éther.

Si nous voulons réorienter nos pratiques quotidiennes, il faudra sous peu changer de repères, déplacer nos bornes de « bas » en « haut ».

Si la perte des lointains inaccessibles s'accompagne pour nous d'une proximité médiatique qui doit tout à la vitesse de la lumière, nous devons aussi très bientôt, nous accoutumer aux effets de distorsions des apparences provoqués par la *perspective du temps réel* des télécommunications, perspective où l'ancienne ligne d'horizon se replie dans le cadre de l'écran, l'électro-optique supplantant l'optique de nos lunettes !

Et ceci, en attendant la dernière grande surprise de l'astrophysique : *au-delà de l'attraction terrestre, il n'y a plus d'espace digne de ce nom, mais seulement du temps* ! Un temps qui assumerait à lui seul la réalité cosmique.

La Vitesse de libération

D'ailleurs, certains astronomes et mathématiciens ne viennent-ils pas d'affirmer que le temps a une inertie, que le temps serait une matière... une autre espèce de matériau¹ ?

Lorsque nos astrophysiciens ne parlent plus seulement de « l'espace-temps », mais déjà de « matière-espace-temps »², ils contribuent à enserrer l'étendue et la durée dans le réseau d'un autre type de matérialité cosmique, sans rapport avec notre expérience de la tripartition matérielle, spatiale et temporelle.

Introduisant du même coup, un troisième type d'intervalle du genre « lumière » à côté des deux autres du genre « espace » et du genre « temps », ils provoquent l'émergence d'une dernière conception du temps, non plus uniquement le *temps de la succession* chronologique classique, mais encore celui d'un *temps d'exposition* (chronoscopique) de la durée des événements à la vitesse de la lumière, ce que certains écrivains préoccupés d'investigation policière avaient depuis longtemps deviné. En effet, si selon l'enquêteur d'Emile Gaboriau, « le temps est une obscurité de plus » qui estompe progressivement les indices et dissimule pour finir la vérité des faits, alors *la vitesse est sa lumière*, son unique « lumière » et l'on ne peut plus considérer la durée – toute durée comme toute étendue – sans le secours de l'éclairage d'une rapidité absolue qui modifie l'intelligence du temps.

Au temps *qui passe* des plus longues durées, s'adjoint donc aujourd'hui, un temps *qui s'expose* instantanément : celui des plus courtes durées du domaine de l'électromagnétisme et de la gravité.

1. Voir à ce sujet, la théorie conjointe du professeur R. J. Tayler, directeur à l'université du Sussex et du professeur Alexander Abian du département de mathématiques à l'université d'Iowa, 1991.

2. G. Cohen-Tannoudji et M. Spiro, *La matière-espace-temps*, Paris, Fayard, 1986.